

Son fils est né

Zoé Bellot

J'ai appris la nouvelle sur les réseaux en buvant mon premier café : Justin, Luc, Mathias Orsi, 3 kilos 250, à 1h47. L'annonce est parue il y a douze heures alors que je dormais. C'est comme s'il était né dans une dimension parallèle que je ne pourrai jamais rejoindre, dans une sorte de jet-lag irrattrapable. On le voit blotti contre sa mère et comme tous les bébés, il est venu au monde dans un corps parfaitement doux et rond dont les petits poings fermés luttent contre le jour en se serrant sur ses paupières bouffies. Il y a peu de différence entre l'image de ce bébé et celle d'une échographie : on le croirait dans le ventre de sa mère, recroquevillé et contraint, il ne sait pas encore qu'il peut se mouvoir librement. Sous la photo, on lit que la maman va bien. J'appellerai plus tard ou, plus simple, je mettrai un mot dans les commentaires, un pouce ou un j'aime, une phrase avec un point d'exclamation. J'ai tiré la chasse en regardant mon tampon disparaître comme un poisson rouge qu'on jette aux vécés. Puis j'ai rincé ma tasse et l'ai posée à l'envers sur le rebord du lavabo. Alors, le rituel peut commencer : rabattre la couverture, taper les oreillers, s'assurer de ne pas avoir souillé la blancheur des

draps et, du plat de la main, les lisser, cueillir les trois cheveux qui font désordre et s'en aller. J'ai quitté le motel en laissant ma clé sur la table de nuit avec un billet de cinq dollars pour la femme de chambre.

Diling ! font les clochettes quand je pousse la porte de la station-service. Une jeune femme en jean et t-shirt Pepsi Cola surgit par une porte donnant sur le désert. Elle crache vers le ciel la bouffée d'une cigarette qu'elle éteint provisoirement. Elle la coince sous le pied d'une chaise en plastique pour ne pas que le vent l'emporte. « Coming ! » assure-t-elle d'une voix qui fait écho aux clochettes et semble s'excuser d'une jambe qui la fait boiter. Je demande des comprimés d'Advil, ceux qu'on vend en sachets de deux comme des chewing-gums, puis la permission d'utiliser les toilettes. Elle indique la porte qui donne sur le désert.

– C'est dehors, dit-elle en me tendant la clé.

Il s'agit d'un de ces sanitaires mobiles, équipements emblématiques des foires ou des mariages que l'on peut brancher au secteur électrique et qui vrombissent comme des congélateurs. L'endroit est propre, rincé par le jour qui passe par une fenêtre de la cabine. Je déboutonne mon pantalon et m'accroupis face à une nature dont l'hostilité me captive autant qu'elle m'effraie ; un paysage immense et jaune comme la terre où l'on peut hurler et courir à l'envi, où l'on peut, comme dans les films de Western, mourir sous un soleil de plomb. Soudain, je repense à cette histoire que j'ai lue il y a des mois

dans la gazette de Lakeville. Elle s'appelait comment déjà ? Tina ? Tania ? On voyait sa photo en première page du journal. Une fausse blonde en blouse rayée dont la tête baissée vers le sol faisait apparaître des racines noires de plusieurs centimètres. Elle avait accouché quelques jours plus tôt dans les toilettes de la station-service où elle était employée. Elle y travaillait de nuit et un jour de novembre, vers trois heures du matin, elle avait été prise de douleurs à s'évanouir. Elle ne savait pas qu'elle portait la vie. Pour elle, c'étaient les signes d'une indigestion. Son enfant était né là, baigné par le rayon d'un tube fluorescent, sur des carreaux de porcelaine dont émanaient des relents de javel. Elle avait coupé elle-même le cordon ombilical et ne sachant que faire de cette gabegie, elle avait jeté l'enfant dans une benne à ordures derrière la station-service. Une fois la serpillère passée, elle avait repris son poste à la caisse. Tonya Boyles ! On la transférait de la salle d'audience à la prison, les menottes aux poignets. « Une vie à la poubelle » titrait le journal. J'avale mes deux cachets et me rince la figure sous un filet d'eau que je pompe en appuyant sur la pédale du lavabo. Dans une heure les crampes auront passé et dans six j'aurai atteint la ville de Winnemucca.

Les messages sont tous les mêmes. Laconiques, émojiques. On les dispense dans la petite barre des commentaires comme des sucrées de Candérel. Je les lis tous un par un, les trouvant aussi nuls qu'irréprochables. Que dire de plus ou de mieux ? Ce qui

m'intéresse c'est de savoir si elle a eu mal, si son mari regardait quand son fils est né, s'il prenait des photos et s'il y avait une sage-femme pour elle, si on lui tenait la main, si les machines autour faisaient des bruits qui font peur. Et combien de temps ça a pris, est-ce vrai qu'on oublie tout quand on nous pose le bébé sur la poitrine ? Est-ce vrai qu'on vous refuse à boire ? Et toi, l'as-tu nourri tout de suite, t'a-t-il demandé le sein dès qu'il est né ? Quel est le premier mot que tu lui as dit ? S'appeler Justin Orsi. Ça ne sonne qu'à moitié bien, me dis-je, pourtant c'est beau séparément. Je jette un œil au rétroviseur pour voir ce que fait ma chienne. Son corps en boule forme un croissant noir et feu sur la banquette. Stella. Un nom que j'ai choisi pour mille raisons mais que j'ai retenu parce qu'on pouvait le crier d'une traite. C'est ça le test : crier un nom trois fois par la fenêtre et voir s'il tient dans l'air. Justin Orsi. En anglais, ça sonnerait mieux. À cause de la liaison en *-ine*. Watsull Inn, Winnemucca. Je vais m'arrêter là.

« Tonya Boyles condamnée à cinq ans de prison ferme pour le meurtre de son enfant. » On s'entend à dire qu'elle est débile mais pour la folie passagère ça ne suffit pas. Infanticide. J'imagine que c'est un mot qu'elle entend pour la première fois, un mot sorti des livres de mythologie mais qu'on pourrait trouver en grande surface, au rayon des produits ménagers. Tonya B. ... Inutile de taper Lakeville, elle apparaît sur les cinq premières rangées de l'échiquier Google images. De face, de profil, les yeux rouges et la bouche

tordue comme celle des gens dans Guernica. Elle est toujours flanquée d'un flic ou d'un avocat commis : l'un lui passe des menottes tandis que l'autre lui tend un stylo Bic. « Le cas le plus triste que j'aie traité », dit une journaliste en rapportant les paroles du juge pour la chaîne de télévision locale. Puis, elle passe le micro au procureur - élu quatre fois à ce poste au cours de sa carrière - qui fait la liste des options dont l'accusée n'a pas tiré parti. Et puis retour à l'avocat qui ressemble à Nicholas Cage dans les années quatre-vingt et dont le corps nage dans une veste écrue rehaussée d'une large cravate à motif cachemire. Il est filmé sur le parvis du tribunal où il évoque les conditions dans lesquelles a grandi sa cliente. Il a relevé ses lunettes de presbyte sur sa tête, n'ayant plus rien à lire ou à signer. C'est le seul qui paraisse un peu désolé.

Allez ! me fait comprendre Stella en gémissant devant la porte de la chambre. Je plie l'écran de mon ordinateur et nous sortons sur le parking. La chienne me tire vers un bout de pelouse sèche en face du motel. Les voitures sont garées devant les chambres, on a vidé leurs coffres pour ne pas attirer l'œil. Machinalement, j'appuie sur mon porte-clés pour vérifier que ma voiture est bien fermée. Et je regarde ce que l'on regarde quand un chien pisse, le sol et ses marques, les papiers gras qu'il faut éviter et puis les plaques minéralogiques. Ils sont du Texas et eux, d'Arizona. Eux aussi d'Arizona. Au loin, sur d'autres parkings aussi larges que vides, des enseignes éclairent la nuit : Arby's, Wal-Mart, Home Depot ... Le prix

de l'essence aussi, en chiffres rouges et verts. Je rapplie sur le porte-clé. Ma voiture répond par des clins d'œil de phares et nous embarquons, ma chienne et moi, direction Wal-Mart.

Les portes automatiques s'ouvrent sur une lumière si forte que je crois franchir le seuil du paradis. Un paradis sans âmes, ouvert de l'aube à minuit. Il me faut marcher deux minutes pour atteindre le rayon d'hygiène féminine où s'empilent des paquets de serviettes et de tampons comme les briques d'un barrage contre les marées mensuelles. Ils portent des noms à consonance antique, Tampax, Kotex, Vagisil, comme si la latinisation de ces produits innommables les rendait plus dignes, comme si l'on prenait soin d'absorber, en les cryptant, la honte sourde qu'ils génèrent au moment de passer en caisse. Après m'être ravitaillée en couches et comprimés, je me dirige vers le rayon des pâtisseries au bout du magasin où le mot *bakery*, en lettres d'or colossales, pend du plafond. Un assortiment démentiel de gâteaux s'étire derrière la vitre bombée d'un présentoir réfrigéré. Ils sont organisés comme un orchestre symphonique, par famille et par volume de sophistication. D'abord, les gâteaux consommables « à la part », cupcakes, brownies, red velvets et autres classiques du genre. À cette escadre de douceurs bariolées succède un corps de créations prodigieuses. Au premier rang, on trouve les gâteaux d'anniversaire à étages, vibrant ad libitum sur des accords d'E143, de vert de Scheele et de violaxanthine et derrière eux, les pyramides de croquembouches et

les gâteaux de mariage dont les tours vertigineuses moussent en arpeges de crème et de sucre vanillé.

— Est-ce que vous personnalisez les gâteaux ?

— Jusqu'à seize heures seulement, répond le vendeur.

Il ajoute qu'il peut quand même enregistrer ma commande. Je pointe vers un gâteau bleu et blanc à la surface duquel trônent deux voitures en pâte d'amande dont les pare-chocs s'étirent en francs sourires signés Disney. Elles ont fait la course jusqu'au sommet de la troisième génoise et sont arrivées ex aequo, laissant des traces de frein dans le glaçage où le pâtissier a pu écrire *Happy Birthday* en lettres cursives.

— C'est pour offrir ?

Je fais oui de la tête. Le vendeur saisit une planche en carton de dessous le comptoir et la plie en forme de boîte. Il y place le gâteau et ferme l'emballage à l'aide d'un ruban qu'il frise contre la lame de ses ciseaux. Il est près de minuit quand ma chienne et moi rentrons au motel.

Je m'écroule sur le lit, le téléphone en main ; je suis curieuse de voir si d'autres photos du bébé ont été publiées sur les réseaux. Rien. Ils ont annoncé la nouvelle et l'heure est venue pour eux de reprendre des forces et donner sens à cette émotion. Sans doute a-t-on besoin de révéler ce miracle au monde entier afin de se délester de toute l'incertitude qui l'a précédé et pour faire face à un désespoir nouveau : une solitude paradoxale qu'on ne voyait

pas venir ; un état de stupeur passagère nourri de sentiments d'amour inouï et de culpabilité. Je suppose que les messages adoucissent un peu la nuit, comme des pastilles Valda qu'on peut sucer lorsque l'on pleure d'entendre son bébé vagir et que l'on se demande, épouvantée, d'où il vient et qui il est. Les mots sont là, en cas de pannes et de drames, le temps que l'enfant trouve le lait et la maman le sommeil, jusqu'à ce que chacun trouve sa place dans cet ordre nouveau. Par la fenêtre de cellophane, je contemple les petites voitures en pâte d'amande. Elles voudraient bien sortir de leur garage pour klaxonner et faire gronder leurs moteurs. Je tire délicatement le gâteau de la boîte et le pose sur la table de chevet, près du réveil. Je sors aussi les bougies que j'ai achetées à défaut d'avoir un nom sur le gâteau et j'en plante une entre les deux voitures. J'attends, briquet en main, que le réveil affiche 1h47 pour allumer la bougie et prendre une photo de la scène. « Un jour ! Bienvenue dans ce monde, Justin ! ». La photo attachée au commentaire je presse « envoyer ». Et puis je souffle la bougie.

Il fait déjà chaud quand j'ouvre l'œil. Le soleil filtre par les lamelles du store et tapisse la chambre de barreaux de lumière. Près de ma tête, le gâteau a mauvaise mine. L'air libre l'a rendu mou mais j'en coupe une tranche pour honorer mes vœux de naissance. Une bouchée suffit et mon rituel reprend : ablutions, collecte des affaires, pourboire et tout le barda. Il reste le gâteau qui ne tiendra

pas dans la corbeille de salle-de-bains. Je l'emporte dans sa boîte pour le jeter en route.

J'ai entrepris ce voyage pour faire le deuil d'une expérience que je ne connaîtrai jamais. Il y a deux mois, j'ai posé mes valises dans la ville de Saint-Augustine, en Floride, afin de profiter de la plage et d'oublier un peu les choses et le temps dans un AirBnB qui prend les chiens. L'opération avait réussi. Jusqu'à cette nuit où, au beau milieu d'un rêve, je me suis réveillée dans un bain de sang. Puis les douleurs, déchirantes, ont commencé et avec elles les allers-retours entre la chambre et la salle de bains. C'était fini. En quelques heures, j'ai perdu un bébé dont j'ignorais le sexe mais pour qui j'avais deux noms, Gabrielle ou Sébastien. Il m'a fallu trois semaines pour quitter Saint-Augustine et commencer ce pèlerinage. Aussi ne sais-je pas où je vais, juste que je traverse l'Amérique, consciente qu'il me sera peut-être impossible de rentrer chez moi. En attendant, je roule, avec comme but de trouver la mer. J'ai longé l'Atlantique et le Golfe du Mexique où j'ai séjourné dans de petites villes balnéaires pour me baigner et voir la ligne bleue de l'horizon. La mer, qui nous rappelle que la Terre est ronde.

Je m'arrête à une station-service afin de faire le plein d'essence et de laisser la chienne se dégourdir. C'est l'occasion de se débarrasser du gâteau. Il n'a pas quitté sa place sur le siège avant où il a continué, pendant des kilomètres, de ramollir en un tas bleu

chimique. Alors que je m'en empare, je repense au bébé, celui qu'on a jeté sans lui donner de nom. Je n'y avais jamais songé, mes pensées s'étant portées jusque-là sur la mère et les acteurs de son procès. C'est comme si son fils n'était pas véritablement né ; comme si, pour le tuer, il aurait fallu d'abord qu'il existe à ses yeux et qu'elle lui signifie, par ses gestes et par sa voix qu'il est son fils et qu'elle l'aime, qu'il vit en ce monde. Poussée par un instinct absurde, je prélève de mon doigt un peu de crème du gâteau et le porte à ma bouche. Puis, les yeux fermés, je fredonne *joyeux anniversaire* en pensant à ce petit garçon qui a péri dans le noir et privé de soins. Et je reprends la route avec cet air en tête, un air de fête dont je ne sais pas me débarrasser.

S'il te plaît, je voudrais aller à Bahia. Je n'ai pas compris que cette voix puisse surgir de l'autoradio. Ici, en plein désert américain. Ça m'a coupé le souffle. Ces trois premières syllabes qui grimpent en vibrant s'échappent d'un monde enfoui. Elles ont éclaté dans ma voiture et leur son clair s'est envolé vers le ciel. My God ! Avoir le cœur au lieu du tympan. Est-il possible d'oublier d'où l'on vient ? *Le matin, on ira voir l'eau de Bahia.* La chanson continue et moi de conduire, je m'accroche à la route pour retrouver les paroles. Des phrases esquintées par le temps, qui reviennent par vagues, mitées mais rimant toujours. Elles me transpercent par leur clarté. Da-da-da *c'est un mot païen.* J'ai la chair de poule, il faut que je chante. Je suis les bandes du marquage au sol, ces points de suspension qui

s'étirent d'une traite vers la ligne d'horizon. Elles donnent le rythme, m'aident à enfilez des mots venus d'ailleurs et du dedans. J'ignorais combien cet air me manquait. À quel point je l'avais oublié. *L'eau sauvage et l'eau vagabonde*. Pourvu que la chanson dure. *Tour à tour l'eau sauvage et l'eau vagabonde, viendront faire près de toi leur chemin de ronde*. À tue-tête et en pleurant. Chanter en cœur, se souvenir du couplet suivant. *Les jours de pluie qu'est-ce que ça veut dire ?* Un morceau. Une histoire qui se répète encore. En boucle. À l'infini. A quoi ça rime, vraiment ?

Et, je t'aime, caresse-moi.